

즉복사 011.266.5602
저당.체납.행불.방치차
폐차·말소

Il y a deux ans, Ka Yeon, 27 ans, a fui la Corée du Nord pour pouvoir manger à sa faim et acheter des médicaments à sa mère.

CORÉE DU SUD

LA NOUVELLE VIE DES ÉCHAPPÉES DE L'ENFER

Elles ont bravé tous les dangers pour fuir la dictature communiste du Nord. Aujourd'hui, elles s'adaptent à un autre monde, le Sud, où règne un capitalisme flamboyant, source de tous les possibles pour elles. A commencer par étudier, travailler, manger. Et vivre, enfin.

Par Emmanuelle Eyles-Duwat. Photos Olivier Chouchana.



Vue sur Séoul depuis le balcon de Ka Yeon où, hantée par la peur de manquer de nourriture, elle cultive salades et blettes.

Au cœur de Séoul, capitale de la Corée du Sud, Ka Yeon, 27 ans, nous reçoit dans son minuscule appartement. Il y a des fleurs partout, accrochées aux rideaux, aux tuyaux, courant le long des murs et dans l'encadrement des portes. Qu'elles soient en plastique importe peu, tant l'effet est joli : « Je fais comme ma mère, explique la jeune femme. Elle allait dans les champs tous les jours chercher de la couleur pour égayer notre vie, même l'hiver... Elle est trop malade pour fuir, je ne la reverrai jamais. »

Comme vingt-cinq mille personnes (dont 85 % sont des femmes), Ka Yeon a un jour pris son destin à bras-le-corps et fui la Corée du Nord, dictature anachronique, creuset de larmes, de torture, de camps et de pelotons d'exécution. Voyant que sa remarque nous a bouleversés, elle nous secoue gentiment : « Je ne suis pas venue à Séoul pour être triste. Je devrais être morte, et voilà que je vais à l'université, que je publie de la poésie, que le gouvernement coréen m'offre une deuxième vie ! »

Elle pèle des oranges et des pommes qu'elle décore de fleurs fraîches et de persil, et se met à parler. Elle décrit les années de famine, l'unique bol de riz avec un morceau de viande accordé, une fois par an, le jour de l'anniversaire du « souverain ». Elle raconte l'empoisonnement de sa famille après avoir ingéré trop de « baetjogae », herbe amère qui les a maintenus alités pendant trois semaines, les voisins retrouvés morts de faim, les exécutions qu'on les obligeait à regarder, l'odeur métallique du sang qui lui retournait le ventre. Elle décrit l'absence d'électricité, la maladie de sa mère, à bout de forces, et sa décision de partir pour lui procurer des médicaments.

UNE FUITE À HAUTS RISQUES

« J'ai fui il y a deux ans, en juin, lorsque le fleuve Tumen, qui sépare la Corée du Nord de la Chine, est au plus bas. Tout le monde s'en va par là, car la frontière avec la Corée du Sud est minée et ultra-militarisée. J'ai trouvé un ►



KA YEON VA
À L'UNIVERSITÉ
ET COMBLE
SON RETARD
EN ÉTUDIANT
L'ANGLAIS
ET LE BUSINESS.



SOON OK N'A PAS PU FRANCHIR LA FRONTIÈRE AVEC SA FILLE DE 3 ANS. ELLE LA RECHERCHE TOUJOURS.



Hyeonseo a rédigé son autobiographie. Elle rencontre des réalisateurs américains pour en faire un film.

passer que j'ai promis de rembourser une fois arrivée à bon port ; ils savent nous retrouver si nous n'honorons pas nos dettes. Nous avons pris des cars la nuit, beaucoup marché, toujours affamés, de la Chine jusqu'au Viêt Nam, et poursuivi en bateau jusqu'en Thaïlande. Cela a demandé des semaines. La moitié d'entre nous s'est fait rafler par la police des frontières chinoise. Aujourd'hui, ils sont morts ou en camp de concentration. Je me suis rendue à la police thaïlandaise. Ensuite, je suis passée par sept prisons différentes. Ce fut un enfer que je ne raconterai pas. Et on m'a enfin donné un billet d'avion pour Séoul où, pendant trois mois, j'ai été soumise par le National Intelligence Service (*renseignements généraux sud-coréens, ndlr*) à un interrogatoire sans relâche, afin de vérifier que je n'étais pas une espionne envoyée par la Corée du Nord. » Comme tous les transfuges, Ka Yeon a ensuite passé trois mois au centre gouvernemental Hanawon (*voir encadré*), afin de se préparer au grand saut dans une Corée libérale, compétitive et hyperactive.

S'ADAPTER À LA VIE MODERNE

« Grâce au centre Hanawon et aux associations de Nord-Coréens, je suis passée du communisme le plus rétrograde au capitalisme le plus effréné, d'une langue archaïque à un coréen moderne truffé d'anglicismes. Les téléphones mobiles, Facebook, la mode et la consommation... J'ai mis du temps à tout absorber, mais je me sens libre. Je n'ai pas forcément à ressembler à mes congénères sud-coréennes. Ma vie est belle, faite de petits boulots, d'études et d'écriture. Je fais du volontariat auprès des nouveaux arrivants, mon présent a du sens. » Dans une usine de Daegu, à 230 km au sud de Séoul, des femmes gaies assemblent des cir-

cuits électroniques pour antennes de téléphones. Elles viennent toutes de Corée du Nord et ont trouvé cet emploi avec l'aide du gouvernement et de l'association Guest Empathy Center. Elles ont toutes envie de témoigner et se sont portées candidates pour sensibiliser les lycéens de la ville au sort de leurs cousins malchanceux du Nord.

« Les Nord-Coréennes ne rasant plus les murs et se débarrassent assez bien de leur accent, jugé ridicule. Physiquement, elles sont semblables aux Sud-Coréennes et redoublent d'efforts pour rattraper le temps perdu », témoigne Soontae, bénévole à l'association People For Successful Corean Reunification (Pscore), qui offre conseils, soutien psychologique et cours d'anglais aux transfuges*. « Le nombre d'adolescentes et de jeunes femmes qui traversent a quadruplé en six ans, et elles absorbent la culture du XXI^e siècle de plus en plus vite. »

A l'usine, c'est l'heure de la pause. Les femmes se pressent avec curiosité autour de nous. Parmi elles, Soon Oak, bouleversante, qui nous demande de publier son visage afin que sa fille aînée puisse peut-être la retrouver... « J'ai posté ma photo sur tous les sites de Coréens du Nord : je veux qu'elle me voie, j'attends qu'elle vienne à son tour. Elle m'a été arrachée à l'âge de 3 ans, lorsque les gardes-frontières chinois m'ont attrapée. J'ai atterri dans un camp de travail, de nouveau en Corée du Nord, où j'ai été battue tous les jours avec une chaise et où j'ai dû assister à des horreurs. On avait tellement faim qu'on mangeait notre vermine. Je suis tombée très malade, ils m'ont expulsée et laissée pour morte dans la neige. »

C'est ce qui l'a sauvée. Après avoir rampé jusqu'à une cabane en bois, Soon Oak a été recueillie par une missionnaire sud-coréenne qui l'a remise sur pied. Une chance sur un millier. « Cette femme est une sainte, dont je tais le nom car elle se met en danger de mort en venant à l'aide des transfuges le long de la frontière, reprend Soon Oak. Quelques mois plus tard, j'ai décidé de partir à la recherche de ma fillette, mais je suis tombée entre les pattes de passeurs qui m'ont vendue à un célibataire ►

Rééducation obligatoire

Ouvert en 1999 par le gouvernement sud-coréen, le centre Hanawon accueille un nombre croissant de transfuges nord-coréens. Ces derniers y sont formés à la pensée et à la manière de vivre de leur pays d'accueil. Anglicismes, expressions idiomatiques, esprit de compétition... tout est à apprendre pour ces nouveaux venus. Cette rééducation, ultra-confidentielle et obligatoire, dure trois mois.



Vendue à un paysan chinois par la mafia, Ok Jeong a réussi à s'échapper. Elle est aujourd'hui une star de la pop coréenne.

Une frontière sous haute surveillance

La «DMZ» – bande de 4 km sur près de 250 km, entre les deux Corées – est en fait la zone la plus militarisée au monde. Depuis le 27 juillet 1953, au terme d'une guerre qui a coûté la vie à plus d'un million de personnes, ce no man's land est impénétrable. Les transfuges fuient donc par le fleuve Tumen qui longe la Chine.

chinois de la frontière. Ce n'était pas un mauvais bougre, et le bébé que j'ai eu avec lui a été la lumière de mes jours de clandestine. J'ai travaillé comme une esclave dans les champs pendant trois ans avec mon enfant sur le dos, tant j'avais peur de la perdre ! J'ai réussi à fuir avec elle pour lui donner un avenir. Je suis heureuse ici, même si j'ai perdu le sommeil. »

UN JOUR, UNE SEULE CORÉE ?

« La Corée du Sud est une société concurrentielle, poursuit Soon Oak : c'est un stress que nous ne connaissions pas, nous autres, issus d'un communisme cauchemardesque où tous les hommes sont égaux dans la misère. De l'autre côté, ce n'était pas la peine de travailler, puisqu'il n'y avait ni salaire ni perspective d'évolution sociale. Ici, il faut faire preuve d'initiative, apprendre le pouvoir de l'argent. En parlant de la Corée du Nord dans les écoles,

je prépare la réunification à ma manière. » Les deux Corées, séparées en 1948, sont encore aujourd'hui en « état de guerre », et le chantage nucléaire de la dynastie « rouge » est loin d'apaiser les tensions. Comme les Etats-Unis et l'Union européenne, Séoul fait don de riz, de céréales et de denrées dont Pyongyang, capitale du Nord, a besoin pour subsister. Cela s'avère nécessaire pour réussir, à terme, la réunification, même si cette dernière paraît encore bien floue. « La réunification s'opérera par le Sud, commente Kim Yong-il, sociologue et fondateur de Pscore. Le Sud en a les moyens logistiques et la légitimité démocratique, et il dispose des appuis internationaux nécessaires. Mais nul ne sait quand cela se produira. Les Sud-Coréens sont attachés à leur confort et regardent avec un peu d'inquiétude leurs 24 millions de cousins du Nord, qui pourraient mettre à mal leur économie florissante. »

Non loin de Gangnam, célèbre quartier des gratte-ciel de Séoul, dans les studios de la chaîne TV Chosun, une ravissante chanteuse de pop, Ok Jeong, parle avec émotion des siens

Jeong Young Hee
a vu sa meilleure amie
exécutée sous ses yeux.
Dès le lendemain, elle
a décidé de s'enfuir.



laissés derrière elle. Elle s'exprime en direct, sans cacher son accent ni les cicatrices sur ses bras et ses larges mains d'ex-planteuse de riz. Si elle a désormais la paupière ouverte à l'occidentale, comme nombre de Coréennes adeptes de chirurgie esthétique, et s'habille avec élégance, elle n'en oublie pas pour autant « son » Nord plongé dans l'obscurité.

Elle nous rejoint un peu plus tard, dans un café branché de la jeunesse dorée dopée à la révolution numérique, et se raconte avec naturel. Elle a fui, il y a dix ans, en plein hiver, sur le fleuve gelé et sans passeur. Arrivée en Chine, elle a travaillé comme une esclave dans une rizière, pendant plusieurs années, sous la menace constante d'être dénoncée. Un Sino-Coréen du village a fini par la prendre en pitié et l'a emmenée à Pékin. « J'ai téléphoné à l'ambassade de Corée du Sud à plusieurs reprises, mais ils m'ont affirmé ne rien pouvoir faire. Ils m'ont exhortée à ne pas laisser tomber, à trouver un moyen d'entrer dans leur bâtiment. Je dormais dans un parc. Deux cars de policiers chinois étaient constamment garés devant l'am-

bassade. J'ai pris le parti de les espionner. Un matin, l'occasion s'est présentée : c'était l'heure du changement d'équipe et ils regardaient tous un match... j'ai foncé. Trois d'entre eux se sont jetés sur moi, mais j'avais quelques secondes d'avance sur eux et j'ai réussi à franchir le seuil. Le personnel de l'ambassade m'a tirée vers l'intérieur, et j'ai éclaté en sanglots quand ils ont dit : "Bienvenue en Corée." J'avais réussi ! » Six mois plus tard, dotée d'un passeport, Ok Jeong s'est installée à Séoul et a accepté tous les petits boulots qu'on lui proposait pour financer une formation en chant, sa passion. Elle a enchaîné les concours de télé-réalité et a été retenue par une maison de disques. Interrogée sur la difficulté de s'adapter, elle sourit : « C'est quand même bien plus facile dans ce sens que dans l'autre, non ? » ■

(*) Pscore fonctionne grâce à vos dons, www.pscore.org/en.

Réagissez
à cet article
sur les forums
de marieclaire.fr